L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 MAI 1890. 63ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 26 MAI 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La dette égyptienne.

Lorsque, vers le mois de juin 1889, la question de la conversion de la Dette privilégiée fut agitée pour la première fois, le gouvernement français pensa qu'il était possible de poser comme condition de son consentement la fixation d'une date pour l'évacuation de l'Egypte par les troupes anglaises, conformément aux promesses solennelles, plusieurs fois renouvelées, du gouvernement de la reine. Il acquit, bientôt, la conviction que le cabinet britannique renoncerait au projet de conversion plutôt que de souscrire à cette condition. Le gouvernement français était fermement décidé, alors comme aujourd'hui, de concert avec l'opinion presque unanime en France, à ne jamais reconnaître aux Anglais le droit de s'éterniser dans la vallée du Nil. Il lui parut, cependant excessif, de faire pâtir l'Egypte d'une situation de fait qu'il ne dépend pas d'elle de changer.

"C'est qu'en effet—lisons-nous dans la *République française*—la conversion, évidemment bonne en soi pour les finances égyptiennes, avait été habilement présentée par les conseillers anglais du khédive comme une mesure populaire et humanitaire; on jouait habilement du fellah. Grâce à la conversion, le fellah devait être enfin exonéré d'une partie de l'impôt foncier et de l'iniquité de la corvée, qui pèse sur ses épaules depuis des milliers et des milliers d'années.

"On serait en droit de douter que l'Angleterre eût réellement le désir d'accomplir les réformes qu'elle faisait miroiter aux yeux du peuple égyptien. Beaucoup se demandaient si la majeure partie des économies de la conversion n'irait pas se perdre dans les poches profondes des innombrables fonctionnaires que l'Angleterre a déversés sur l'Egypte depuis 1882. Cependant notre gouvernement aurait cru mentir aux traditions humanitaires de la France, il aurait en même temps porté un grand coup à l'influence française en Egypte, s'il avait laissé s'accréditer l'idée que les réformes promises échouaient par la faute de la France. Déjà, au Caire, on se préparait avec fracas à lever une nouvelle taxe "pour la suppression de la corvée", que nos adversaires baptisaient du nom "d'impôt français." D'autres "représailles" devaient nous déloger de nos dernières positions en Egypte.

"Ces considérations qui avaient déjà inspiré les réponses de M. Spuller ont dicté la résolution à laquelle M. Ribot vient de s'arrêter. La France consent à la conversion. Elle l'étend même, non seulement à la Dette privilégiée, mais encore aux obligations domaniales et à la Daïra-Sanieh, avec certaines réserves destinées à sauvegarder les intérêts des créanciers et les droits acquis à la France en fait de contrôle. Mais comme le gouvernement français n'oublie pas les engagements de l'Angleterre, comme il ne se lassera pas de les lui rappeler, il met à son consentement cette condition *sine qua non* que les bénéfices de la conversion ne soient pas distraits pour des intérêts étrangers au bien-être de l'Egypte, comme par exemple la reconquête du Soudan pour le compte de la reine d'Angleterre. L'Europe n'a pas seulement le droit, elle a le devoir absolu de veiller à l'emploi de l'argent de la conversion, et tel sera son rôle, d'après les propositions de la France.

"On le voit, le cabinet britannique se trouve dans l'alternative, soit d'accepter nos propositions,—auquel cas, sans renoncer à aucun de nos droits, nous aurons donné à l'Egypte une preuve de plus de notre sympathie,—soit de renoncer à la conversion: les "protégés" de l'Angleterre verraient alors clairement que leur propre intérêt, allégué avec tant d'ostentation, ne joue qu'un rôle fort secondaire dans les spéculations politico-économiques de sir Evelyn Baring et de lord Salisbury."

Guibollard n'est pas mort. Aurélien Scholl a recueilli son dernier mot:

—Que ces Italiens sont intrigants! Jusqu'à Rossini, qui, pour arriver plus vite à la notoriété, a pris le nom d'une rue de Paris!

X...., qui a fait, récemment, une excursion dans le midi de la France, raconte ses impressions de voyage.

—Oui, madame, tel que vous me voyez, je viens de Mende et Grasse.

—De quoi donc, cher monsieur? vous ne m'avez nullement offensée.

Le comble de l'énergie pour un manchot.

Prendre son courage à deux mains!

Carnet d'un voyageur qui revient d'Allemagne:

"Bons lits. Les draps, un peu grands pour des mouchoirs, mais un peu petits.... pour des serviettes!"

En police correctionnelle:

—Vous reconnaissez avoir déjà subi des condamnations? interroge le président.

—Une seule, mon président, pour coups et blessures.

—N'en imposez pas à la justice, je lis dans votre dossier: cinq ans de travaux forcés pour fabrication de fausse monnaie.

—C'est bien ça, mon président.... on m'a condamné pour avoir battu.... monnaie!

Dans un salon:

—Ma belle-mère est une femme de "foyer", disait monsieur son gendre.

—Ah! elle est sédentaire?

—Non; j'entends seulement par là qu'il faudrait la brûler.

Trois combles pour finir:

Le comble de l'habileté:

C'est, pour un pompier, d'éteindre le feu d'une improvisation.

Le comble de l'amour du métier:

Pour un huissier, c'est de saisir une femme par la taille.

Le comble de la myopie pour un agent de la sûreté:

C'est d'arrêter un homme qui a donné des preuves de très grande bravoure sous prétexte qu'il est un Eyraud!

Un usurier de Francfort disait à l'un de ses confrères, natif de Lisbonne, qu'en allemand, le mot argent (silber) est du neutre.

—Ce n'est pas possible? réplique l'autre avec véhémence. L'argent ne peut pas être du neutre.... L'argent c'est quelqu'un!

On va pendre un criminel.

—Avez-vous quelque chose à demander?

—Oui, j'ai très mal à la gorge depuis deux jours et je vous serai fort obligé de me faire passer la corde un peu plus bas qu'on l'a mise à mon ami Jack.

—Est-ce tout?

—Oui!......

L'oncle—Tu ressembles à un mendiant: de l'argent, de l'argent, toujours de l'argent! Vrai!.... Heureusement pour moi que je n'ai qu'un seul neveu.

—Ah! bien. Ce n'est pas ce que je pensais, moi.... Je serais bien heureux d'avoir plusieurs oncles.

On parle d'un roman qui vient de paraître:

—Une jeune fille peut-elle le lire?

—Oui, les yeux fermés.

FEUILLETON.

Honneur d'Artiste

—PAR—

OCTAVE FEUILLET.

PREMIÈRE PARTIE.

(*Suite.*)

A la campagne comme à Paris, elle passait rarement une semaine sans faire une visite à Béatrice, bravant, pour remplir ce devoir d'amitié, l'accueil assez froid de Mme de Montauron, qui redoutait vaguement, d'après certaines apparences, que cette aimable personne ne fût un obstacle au mariage si désiré de son neveu. Pierrepont, qui, à tort certainement, n'avait pas une très haute opinion de la vertu des femmes, vantait volontiers celle de Mme d'Aymaret, et la baronne en concluait, avec sa logique mondaine, qu'il était son amant.

Quoi qu'il en soit, Mme d'Aymaret était pour Mlle de Sardonne, dans son profond abandon, une consolatrice et une confidente d'un prix infini; devant elle seule Béatrice déposait quelquefois son masque impassible et laissait couler ses larmes....Et cependant même avec elle son cœur gardait son secret. Un jour, la vicomtesse l'ayant trouvée tout en pleurs dans sa chambre à la suite d'une de ces scènes mortifiantes que l'humeur de Mme de Montauron ne lui ménageait pas, elle la pressa instamment de quitter la maison de la baronne et d'accepter un asile chez elle. Béatrice hésita, puis, après un peu de réflexion: "Merci, dit-elle, en l'embrassant; mais excuse-moi: je suis encore trop fière, malgré tout, pour me faire loger et nourrir par pure charité....Ici du moins, je suis bonne à quelque chose....je remplis des devoirs ....je rends quelques services.... je gagne mon pain....chez toi, je serais tout à fait une parasite!...." —Comme son amie essayait affectueusement de vaincre ses scrupules: —"Et puis, reprit Béatrice avec un triste sourire, ton mari me ferait la cour!"

Mme d'Aymaret, qui connaissait bien son mari et qui le savait prodigieusement capable de violer les saintes lois de l'hospitalité, secoua la tête douloureusement et n'insista pas.

Le vicomte d'Aymaret, comme beaucoup de gens en ce monde, n'aurait pas mieux demandé que d'être un parfait honnête homme, sobre, régulier dans ses mœurs, et ennemi de la dame de pique. S'il aimait le jeu, les femmes et même le vin jusqu'à la débauche et à la dégradation, c'est que c'était plus fort que lui. Les psychologues le regardaient probablement comme une victime du déterminisme. Mais, pour le vulgaire, c'était simplement un drôle.

Il était d'un extérieur agréable et ne manquait pas d'esprit. Sa femme l'avait beaucoup aimé; mais il l'avait tellement méconnue, découragée et écœurée, qu'elle ne gardait plus pour lui d'autres sentiments que ceux de l'indifférence et du mépris. Elle en avait pourtant une sorte de pitié, comme d'un malade; elle se prêtait même à la singulière manie dont il s'était avisé, et qui consistait à lui confier, quelquefois en pleurant, ses pertes au jeu, ses amours, sa détresse morale, et comment il avait besoin des femmes pour se consoler des trahisons du jeu, et besoin du vin pour se consoler des trahisons des femmes.... On dira qu'elle avait bien de la bonté de l'écouter. Mais il y a des femmes d'une bonté céleste.

Mme d'Aymaret avait eu de cet indigne mari deux enfants,—deux fils, dont elle s'occupait beaucoup, et sur lesquels elle paraissait avoir reporté toutes ses affections.

C'était une des très rares femmes que le marquis de Pierrepont eût sérieusement aimées. Il l'avait aimée pour le charme pur et en quelque sorte lumineux de sa tête blonde, pour la grâce de sa démarche, pour la clarté tendre de ses yeux, qui, comme ceux d'Henriette d'Angleterre, semblaient toujours *demander le cœur.* Il l'avait aimée encore pour son honnêteté et son attrait de fruit défendu, un peu aussi, il faut l'espérer, par un élan de sympathie vers une femme malheureuse, car il connaissait mieux que personne les tristesses de son ménage. Il était du même cercle que M. d'Aymaret, et il avait vu plus d'une fois sa femme, aux premiers temps de leur mariage, venir l'y chercher le matin, les yeux rougis par les larmes et l'insomnie.

Bref, il avait entrepris de la consoler. Il n'y avait pas réussi. Fort étonné, et passablement mortifié d'abord de sa mésaventure, il en avait pourtant pris son parti en galant homme et avait accepté franchement l'espèce d'amitié réservée que cette charmante femme lui avait franchement offerte. Depuis ce moment, ils avaient continué de se voir assez fréquemment sur le pied de camaraderie confiante, enjouée et un peu ironique.

Mme d'Aymaret, qui s'intéressait aux choses d'art, avait une admiration enthousiaste pour le talent de Jacques Fabrice. Elle possédait quelques aquarelles datant de la première jeunesse du peintre et dont elle était justement fière. L'arrivée de Fabrice au château des Genêts avait éveillé chez elle une vive curiosité. L'homme lui plut par son air de modestie et de gravité mélancolique. Toujours préoccupé de la situation si pénible et si précaire de son amie Béatrice, elle se rappela qu'avant ses désastres de famille, la jeune fille avait montré un goût assez sérieux pour la peinture à l'aquarelle: elle se dit que Fabrice pourrait lui donner quelques leçons pendant son séjour aux Genêts, encourager ses dispositions et faire éclore les germes d'un talent qui assurerait peut être un jour à l'orpheline une existence indépendante. Béatrice, dans son amer découragement de toutes choses, accueillit cependant cette idée avec un certain intérêt.

—Mais, dit-elle, comment lui demander cela, à ce monsieur?....Je n'oserai jamais.

—Tu pourrais, dit Mme d'Aymaret, prier M. de Pierrepont de s'en charger?

—Non, dit Béatrice, M. de Pierrepont pourrait voir là quelque chose de blessant pour sa tante.

—Je ne crois pas, reprit Mme d'Aymaret, qu'il ait l'épiderme si sensible à l'endroit de sa tante.... D'ailleurs, nous ne sommes pas forcés de lui développer tout notre plan...... Il est naturel que tu désires perfectionner tes petits talents quand tu en trouves l'occasion...... Veux-tu que je lui en parle, moi, au marquis?

—Tu m'obligeras.

Ce jour-là, la bande des invités était allée visiter, à quelques lieues des Genêts, la station thermale de B....—Pierrepont, sous prétexte de lettres d'affaires, était resté au château. Comme Mme d'Aymaret sortait du parc pour regagner les Loges à travers les bois voisins, elle aperçut le marquis au bord d'une pièce d'eau qu'alimentait la rivière du parc: il s'occupait de détacher la chaîne d'un canot amarré à la rive.

—Comme ça se trouve! dit-elle, en agitant son ombrelle pour lui faire signe d'approcher. J'ai à vous parler.

Il accourut.

—Entendre, c'est obéir, dit-il gaîment. Voyons!

—Eh bien! voilà. Vous savez ou vous ne savez pas que Béatrice peignait très joliment l'aquarelle avant ses malheurs.... Elle voudrait s'y remettre et prendre quelques leçons de M. Fabrice pendant son séjour ici.... Ça se peut-il, avec votre protection?

Pierrepont réfléchit pendant quelques secondes.

—Avec ma protection, non, répondit-il: avec la vôtre, oui, sans aucun doute.—Je suis, bien entendu, tout à votre disposition et à celle de Mlle de Sardonne... Mais Fabrice étant mon invité et mon hôte en ce moment, vous penserez certainement comme moi qu'il y aurait un peu d'indiscrétion de ma part à lui demander un service qui aurait l'air à demi imposé.... Tandis que, si vous voulez bien lui présenter vous-même votre petite requête pour votre amie, ça prend tout de suite une autre tournure.... Tenez, justement, j'embarquais pour aller le retrouver.... Il prend un croquis au pied de la cascade, là-bas...., Voulez-vous venir avec moi?

—En barque? dit Mme d'Aymaret

—En barque!....Pourquoi pas?.... C'est à cinq minutes....Si c'est le tête-à-tête qui vous effraie, il ne sera pas long.... Nous en avons vu bien d'autres, mon Dieu!.... Ça vous conduit à deux pas de chez vous, d'ailleurs.... Voyons, chère madame, confiance!.... confiance!

—Allons! dit la jeune femme; et, s'appuyant sur le bras de Pierrepont, elle sauta lestement dans la barque.

Pierre prit les rames, mit le canot en mouvement, le fit entrer dans la rivière et n'eut plus guère que la peine de le diriger, en lui laissant suivre le courant, qui l'entraînait doucement.

Elle était charmante, cette petite rivière, à demi cachée sous le feuillage des saules et des frênes qui bordaient ses deux rives. On avait pratiqué seulement çà et là quelques éclaircies pour la commodité des pêcheurs. Du reste, elle coulait silencieusement,—sauf un léger clapotement de remous par intervalles,—sous des arcades de verdure presque continues à travers lesquelles le soleil jetait quelques notes dorées et tremblantes.

Après un premier temps de recueillement, Pierrepont interpella brusquement la jeune femme de ce ton moitié sérieux, moitié ironique, qui était d'usage entre eux:

—Madame d'Aymaret!

—Mon cher monsieur!

—Vous savez qu'on veut me marier?

—Mais.... c'est assez clair!

—Eh bien!.... décidément.... je me dérobe.... je suis absolument découragé!

—Parce que?

—Parce que plus je vais, plus je me confirme dans la conviction motivée qu'il n'y a plus d'honnêtes filles, ni par conséquent d'honnêtes femmes!

—Vous dites?

—Je dis qu'il n'y a plus d'honnêtes femmes.... du moins dans notre monde.... c'est une espèce disparue.

—Pardon! reprit Mme d'Aymaret, c'est à moi que vous osez dire cela?

—Vous savez bien que je fais exception pour vous.... Vous, vous êtes née vertueuse.... c'est votre conformation.... Mais elle est rare!

—Ah! très bien, s'écria Mme d'Aymaret. Voilà comme vous nous jugez!.... Il n'y a pas d'honnêtes femmes!....et, s'il s'en trouve une par hasard dont il vous soit impossible de mettre en doute l'honnêteté, c'est qu'elle est née comme cela!....c'est qu'il n'y a eu pour elle ni tentation, ni lutte, ni mérite, ni rien!.... Ah! mon Dieu, que cela est dur à entendre....et que ce sont là des jugements légers....injustes....cruels!

—Chère madame!....murmura Pierrepont, un peu surpris de l'accent pénétré de la jeune femme.

Elle poursuivit d'une voix contenue, mais vibrante:

—Je n'ai pas à trahir les secrets douloureux de ma vie....Tout le monde les connaît....et vous mieux que tout le monde.... Eh bien! vous savez si jamais une femme eut, pour se mal conduire, de meilleures excuses que moi.... Mais non! j'ai des enfants......j'ai mes deux fils....et j'ai voulu qu'on dise un jour: "Si le père était un triste sujet....un pauvre fou....la mère était une honnête....une digne créature! ...." Et cela m'a été facile, vous le croyez....n'est-ce pas?....Parce que j'étais née comme cela....née pour n'aimer personne......incapable de passion, de faiblesse!....Ah! mon Dieu! mon Dieu, vous croyez ça, vous!....

—Madame....dit Pierrepont avec un peu d'émotion et beaucoup d'embarras, je serais trop fier si je pouvais penser un instant....Mais je vous comprends mal sans doute....

—Non! reprit-elle avec la même vivacité presque emportée, vous me comprenez très bien!....c'est de vous qu'il s'agit!....Vous m'avez fait la cour.... Je ne sais pas si vous m'aimiez..mais moi je vous aimais.... et je vous aime encore.... et je vous le dis hardiment.... parce qu'il n'en sera rien de plus.... parce que je veux rester honnête.... pour mes enfants....et aussi pour Dieu! Voilà!.... Jamais je ne serai votre maîtresse.... mais jamais vous n'aurez une amie meilleure que moi.... Vous pouvez en être sûr!

Elle détourna la tête pour essuyer une larme du bout de son gant.

—Donnez-moi votre main! dit Pierrepont.

Elle lui tendit sa main; et, sans dire un mot de plus, il y posa doucement ses lèvres.

Il y eut alors entre eux un assez long silence, troublé à peine par le léger battement des rames sur l'eau: Pierrepont le rompit le premier; et, essayant de reprendre leur ton d'enjouement habituel:

—En réalité, dit-il, vous êtes un peu cause des ennuis que j'éprouve à propos de ce malheureux mariage.... Si je ne vous avais pas connue, je serais moins difficile!

Elle hocha la tête gracieusement sans répondre.

—J'aimerais, poursuivit-il d'un ton sérieux, à prendre une femme de votre main.

—C'est beaucoup trop délicat! dit-elle ....Je n'accepterai jamais cette responsabilité.... Je n'oserai jamais désigner personne à votre choix....quand même les lèvres me brûleraient.

—Que voulez-vous dire?

—Rien.

—Vous pensiez à quelqu'un en disant cela?

—A personne.

—Vous n'êtes pas sincère en ce moment!

—Non!—mais parlons d'autre chose, je vous prie!....Est-il bon enfant, votre Fabrice?....Va-t il être aimable pour moi....croyez vous?

—J'en jurerais.—Mais il faut que nous descendions ici....sans quoi le courant nous entraînerait par-dessus l'écluse.

La petite rivière se jetait en effet dans l'Orne, à peu de distance en franchissant un barrage. La chute d'eau, dont un fond de verdure sombre rehaussait les blancheurs, se divisait en deux courants, dont le principal faisait tourner la roue d'un moulin installé sur la rive, dans une sorte de presqu'île. C'était un motif de paysage que Fabrice achevait d'esquisser quand Mme d'Aymaret et Pierrepont le rejoignirent.

Après quelques compliments de circonstance, la jeune femme, toute rougissante,—elle rougissait pour un rien,—lui adressa sa prière en faveur de Béatrice. Il l'accueillit avec simplicité et bonne grâce:

—Il serait très heureux de donner des conseils à Mlle de Sardonne, quoiqu'il eût un peu abandonné l'aquarelle.... M. de Sardonne avait-elle déjà peint d'après nature ou seulement d'après le modèle?—Mme d'Aymaret, rougissant encore, ne crut pas pouvoir affirmer qu'elle eût peint d'après nature.—Et quelles heures Mlle de Sardonne préférerait-elle pour ses leçons?

Ici, Mme d'Aymaret interrogea Pierrepont de l'œil.—Je crois, dit-il, qu'elle n'a dans la journée qu'une heure de liberté,...., c'est celle où ma tante fait sa sieste après le déjeuner de midi.

—Parfaitement: nous choisirons celle-là.

En traversant la rivière près du moulin sur un pont rustique, on se trouvait sur les domaines de Mme d'Aymaret. Les deux hommes l'accompagnèrent jusqu'à sa porte et revinrent ensuite prendre la barque pour regagner le château. Chemin faisant, ils s'entretinrent longuement de Mme d'Aymaret, brodant à l'envi des variations sur ce thème:—Quelle charmante femme!—Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre de Béatrice.

VI

LE SECRET DE PIERRE.

Fabrice offrit le soir même ses services à Mlle de Sardonne, qui paya son obligeance d'un de ces beaux sourires dont s'éclairaient si rarement et si doucement ses joues brunes. Il désira voir quelques-unes de ses ébauches qu'elle lui montra avec un peu de confusion; elles étaient faites d'après nature et il ne les trouva pas sans mérite. Il fut donc convenu qu'à partir du lendemain, après le déjeuner et pendant la sieste régulière de la baronne, elle reprendrait, sous la direction du peintre, ses études d'aquarelle.

Il était impossible de donner suite à cet arrangement sans demander au préalable l'agrément de Mme de Montauron. Ce fut Pierrepont qui s'en chargea. Il y eut à cette occasion, entre la tante et le neveu, une ombre d'escarmouche. La baronne flaira tout de suite sous la fantaisie artistique de sa lectrice une vague tentative d'émancipation qui lui déplut. Elle ne pouvait opposer son *veto* à cette fantaisie sans trahir trop ouvertement son jaloux despotisme. Mais elle soulagea du moins son humeur par quelques objections.

—Il est plaisant, dit-elle, que Mlle Béatrice se permette de disposer de son temps sans m'en prévenir!

—Pardon, ma tante, mais elle ne dispose que du temps que vous lui laissez libre.

—Je puis avoir besoin d'elle à toute heure et à toute minute!

—Pas quand vous dormez, ma tante.... voyons!

—Prétend-elle que je l'héberge à perpétuité pour avoir le plaisir et l'avantage de la voir barbouiller du vélin!

—Elle n'a pas beaucoup de distractions, ma bonne tante.... et celle-là est si innocente!

—Si innocente.... c'est une question! Je n'en suis pas du tout sûre, quant à moi...... Ce Fabrice est bien de sa personne.... C'est une espèce de beau ténébreux.... Il a en outre le prestige du talent.... Crois-tu que ces tête-à-tête quotidiens entre le maître et l'élève soient sans inconvénients?

—Oui, ma tante, je le crois,—quand l'élève est Mlle de Sardonne!

—C'est très bien! reprit-elle: mais tu verras néanmoins que nous aurons quelque désagrément de ce côté-là.

Ayant ainsi évaporé sa bile, Mme de Montauron parut accepter avec résignation les leçons d'aquarelle. Chaque jour, en conséquence, à dater de ce moment, Béatrice, entre une heure et deux heures de l'après-midi, s'installait sur un pliant à côté de Fabrice pour dessiner ou peindre un coin de paysage ou d'architecture. Par un sentiment naturel de bienséance, ils ne s'écartaient jamais hors de la portée des fenêtres du château, trouvant au reste des motifs d'étude suffisants, soit dans le château lui-même, soit dans ses alentours immédiats.

Cependant l'ouverture de la chasse, dans les premiers jours de septembre, était venue apporter à la société réunie aux Genêts un nouvel élément de divertissement et d'animation. Les jeunes femmes de la colonie s'essayaient volontiers à ce genre de sport, au grand désespoir et à la légitime terreur des chasseurs sérieux. C'était Pierrepont, qui, sur la prière de sa tante, se faisait l'initiateur et le modérateur des jeunes chasseresses novices, et, en particulier, de Marianne de la Treillade, laquelle montrait beaucoup de dispositions pour la chasse, comme d'ailleurs pour toutes choses. Il faut même convenir que le jeune marquis s'occupait de Marianne avec une sorte de prédilection depuis qu'il avait découvert que ses grands yeux étonnés et candides cachaient des trésors de précoce perversité. La vérité est que ce mélange piquant amusait son dilettantisme.

Mme de Montauron, qui était toujours aux aguets, l'œil bien ouvert et les oreilles dressées, ne manqua pas d'entrevoir ces apparences et de les interpréter au gré de ses désirs. Elle résolut de saisir ce qu'elle regardait comme le moment psychologique: elle manda son neveu un matin dans sa chambre à l'heure habituelle de ses audiences secrètes. Pierrepont s'y rendit, non sans une vive anxiété; car il sentait qu'il allait être mis, comme on dit, au pied du mur.

—Mon ami, lui dit la baronne d'un air épanoui, j'ai à peine besoin de te demander si ton choix est fait. Ta manière d'être depuis quelque temps avec Marianne de la Treillade est, Dieu merci! suffisamment significative, et je n'ai plus, j'espère, que des compliments à t'adresser.

—Ma tante, répondit Pierrepont, je suis désespéré de vous désabuser. Il est vrai que Mlle de la Treillade m'intéresse. J'ai même pour elle de l'admiration, car, toute jeune qu'elle est, c'est une comédienne de premier ordre...... Mais je dois vous dire franchement que je ne l'épouserai jamais.

—Comment! qu'est-ce que ça veut dire? demanda Mme de Montauron, qui était devenue fort rouge.

—Ma tante, voici:—il lui rapporta alors par le menu et sans omettre aucun détail la conversation qu'il avait entendue un matin sous les fenêtres de Fabrice entre Marianne de La Treillade et son institutrice:—Si je ne vous ai pas conté cela plus tôt, ajouta-t-il, c'est qu'il m'était pénible de vous infliger ce désenchantement.

Un instant étourdie sous le coup de cette révélation, Mme de Montauron reprit bientôt courage et d'un ton un peu aigre:—Je ne vois là après tout, dit-elle, que des enfantillages,....des fanfaronnades de fillette qui joue à la madame,....je parierais qu'elle n'en fera pas moins une honnête et excellente femme.

—C'est possible! dit Pierrepont, mais ce n'est pas moi qui en ferai l'épreuve....

—Personne ne t'y force, mon garçon.—Mais si tu prétends épouser une fille élevée dans une tour obscure, qui n'ait jamais rien vu ni rien entendu autour d'elle et qui apporte dans sa chambre nuptiale l'innocence de son berceau, tu es plus innocent toi-même que je ne croyais.

—Ma tante, je ne pense réellement pas montrer une exigence ridicule en demandant chez ma femme d'autres principes que ceux de Mlle de La Treillade, pour qui les enfans sont des polichinelles encombrans, des gêneurs et des ruines de beauté,...... et quant aux histoires scandaleuses, aux plaisanteries indécentes, aux sous-entendus érotiques dont Mlle de La Treillade émaille ses conversations avec ses amies, je sais parfaitement que tout cela est fort à la mode aujourd'hui entre femmes du monde et même, hélas! entre jeunes filles.... Mais, si je me marie, ce n'est pas pour entendre chez moi les propos que j'entends chez les filles.... Tout au contraire, c'est pour ne plus entendre ce ton et ce langage dont je suis écœuré,.... c'est pour respirer un peu d'air pur à mon foyer!

Mon cher ami, répliqua assez doucement la baronne, car l'accent sérieux et ferme de Pierrepont lui imposait, ces sentiments te font honneur, assurément; mais, enfin, si tu as d'aussi fortes préventions contre les jeunes femmes d'aujourd'hui, autant me dire tout de suite que tu renonces au mariage.... Car je te demande un peu dans quelle partie du monde tu comptes trouver une fille qui ne soit pas plus ou moins un mystère?

—Ma foi! ma tante, plutôt que de courir le risque d'épouser un mystère, comme Mlle de La Treillade, je vous avoue que je préférerais cent fois entrer à la Trappe!.... mais, enfin, s'il est certain, comme vous me le disiez l'autre jour, qu'on ne peut prendre une femme à l'essai, est-il donc impossible de rencontrer quelque jeune fille qui ait fait en quelque sorte ses preuves...... dont quelques circonstances particulières,—dont une éducation spéciale,...., celle du malheur, par exemple.... aient mis en lumière les mérites...... et dont le passé soit une garantie pour l'avenir?....

Mlle de Montauron avait jeté furtivement sur son neveu un regard équivoque,—et sa bouche mince se pinça plus que de coutume quand elle lui répondit:

—Oui, sans doute,—cela peut se trouver.... mais je te ferai observer que les filles élevées à l'école du malheur sont généralement sans le sou.

—Ma tante, la dot est pour moi secondaire.

—Naturellement!.... Tu es si riche ...et tu as des goûts si simples!......il est vrai que tu hériteras probablement de ma fortune,.... mais tu me permettras de te rappeler que tu peux l'attendre longtemps.... Mon père est mort à quatre-vingt cinq ans.... Je puis donc vivre une trentaine d'années....et je ne te cacherai même pas que c'est mon intention......

—Ma tante!......dit Pierrepont d'un ton de grave reproche.

—Soit! j'ai tort, dit-elle......Toutes ces déceptions me donnent de l'humeur ......Nous en reparlerons.... Va, mon ami!—Et Pierrepont se retira après lui avoir baisé les deux mains.

Demeurée seule, la baronne se leva de son fauteuil par un mouvement brusque et fit quelques pas dans sa chambre en respirant à plusieurs reprises les sels de son flacon. Elle se livrait en même temps à un monologue intérieur qui pouvait se traduire à peu près en ces termes:—"Plus de doute! Il y songe!.... Je le soupçonnais depuis quelque temps .... Ses attentions pour elle,.... son indifférence distraite pour les autres,... ses atermoiements perpétuels,....et pourtant je ne pouvais le croire capable d'une si absurde folie!.... si absurde.... et si coupable!.... M'enlever cette fille, d'abord, qui m'est devenue indispensable.. et m'imposer ensuite la charge de leur ménage,..... car je les défie de vivre si je ne les aide pas!....S'entendent-ils?,. Sont-ils d'accord?.... Est-il encore temps de parer ce coup?.... C'est ce qu'il faut savoir!"

Elle poussa le bouton d'une sonnette. Une femme de chambre se présenta.

—Priez Mlle Béatrice de venir.

La baronne alla à sa toilette, mouilla son front et ses joues qui s'étaient empourprées, et elle venait de se rasseoir, le sourire aux lèvres, quand Béatrice entra:

—Asseyez-vous, ma chère petite.—J'ai à vous parler.... oui, j'ai à vous parler ...... Je vais vous ouvrir mon cœur tout bonnement.,....,

—Madame,....,,

—Voilà, mon enfant!...... Cette nuit, je réfléchissais.... je pensais à vous ...... je craignais de ne pas être pour vous tout ce que je dois être...... tout ce que je veux être...... Je suis une vieille femme souffrante...... c'est mon excuse...... Vos soins, vos bons offices me sont précieux, je ne m'en cache pas ...... je serais malheureuse d'en être privée.

—Mais, chère madame, je ne pense nullement...,

—Je sais ce que vous allez dire.... vous ne pensez pas à me quitter et j'en suis ravie.... Cependant, s'il y a au monde qui me soit antipathique et dont je cherche à me défendre personnellement, c'est l'égoïsme,......et je me demandais cette nuit si le prix extrême que j'attache à votre présence et à votre compagnie ne risquait pas de me rendre égoïste à votre égard...... Aussi, ma pauvre enfant, j'ai voulu vous dire que je prétends nullement confisquer votre vie à mon profit.. Vous êtes jolie, ma chère, et malgré l'adversité qui vous a si injustement frappée, il est tout à fait dans les choses possibles que quelque prétendant aspire un jour à votre main....

—Madame, je vous assure....

—Cette circonstance ne s'est pas encore présentée, me dites-vous?.... Soit! Mais elle peut se présenter d'une minute à l'autre .... Ici, comme à Paris, je reçois beaucoup de monde, et parmi les gens que je reçois, il peut se trouver des hommes de goût et de cœur .... —(Va-t'en voir s'ils viennent! ajouta, à part elle, la baronne......)Quoi qu'il en soit, j'ai voulu vous dire qu'en pareille occasion,—malgré le service qui me serait imposé,—vous ne devriez appréhender de ma part aucune difficulté......aucun obstacle.... Fort au contraire, vous trouveriez chez moi le concours le plus empressé...... Vous me permettrez seulement d'y mettre une condition, qui vous semblera, j'espère, naturelle...—c'est qu'en pareil cas, vous ne prendriez jamais d'engagement sans m'en prévenir......

—Madame, ce serait mon devoir, et vous pouvez être certaine que je n'y manquerais pas.

—C'est très bien, mon enfant.... Embrassez-moi!

Béatrice se leva et lui offrit son front.

—Ah! reprit la baronne en lui faisant signe de se rasseoir, et comme si elle se fût rappelé tout à coup un détail oublié par mégarde, il y a encore une chose que je voulais vous dire.......quelque ce soit, en vérité, la précaution inutile.... En vous laissant toute liberté d'agréer l'homme qui vous plairait pour mari, il est bien entendu, pourtant, que je fais une exception pour mon neveu Pierrepont....

Sur ces mots, l'altération des traits de Béatrice fut si soudaine et si profonde qu'il fut impossible à la baronne de paraître ne pas la remarquer.

—Oh! je vous en supplie, ma chère petite, poursuivit-elle après un court silence, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles...... Elles n'ont absolument, dans mon intention, rien de blessant pour vous...... D'abord, je rends toute justice à votre tenue personnelle...... Elle est irréprochable...... D'autre part, je conviens que vous seriez à tous égards, pour la naissance et pour le reste, digne de mon neveu...... Vous voyez ma franchise? J'ajoute que, dans ma conviction, mon neveu, jusqu'ici, ne pense pas plus à vous que vous ne pensez à lui....Mais enfin, il est du devoir d'une mère....et ne suis-je pas comme une mère pour lui et pour vous?.... il est du devoir d'une mère de prévoir même l'invraisemblable....même l'impossible......quand il y va des intérêts et du bonheur de ses enfans....Soyez donc assez bonne pour m'écouter patiemment jusqu'au bout....et, comme dit le vieux Corneille, je crois,

Vous pourrez me répondre après tout à loisir;
Sur ce point seulement contentez mon désir.....

Et bien! donc, si jamais il pouvait entrer dans l'esprit de mon neveu de céder à l'attrait que les choses défendues peuvent avoir pour les viveurs blasés comme lui, je me croirais le devoir impérieux de m'opposer, par tous les moyens possibles, à la réalisation de son caprice....Je vais, ma chère enfant, tant ma confiance est grande, vous initier à nos petits secrets de famille.... Mon neveu Pierrepont a personnellement une fortune des plus minces....qui suffit à peine,—malgré les subsides que j'y ajoute,—qui suffit à peine, dis-je, à un homme de son nom et de ses goûts, pour vivoter honorablement dans sa garçonnière.... Supposez que, dans une heure de folie, il épouse une fille sans dot: c'est la gêne, c'est la misère et c'est, par-dessus le marché, un détestable ménage....Car une fois sa fantaisie satisfaite, mon neveu prendrait nécessairement en horreur la femme qui l'aurait réduit à cette existence besogneuse.... Il est vrai qu'il est jusqu'à présent, l'héritier de ma fortune....Mais, primo, je ne suis pas morte......Je puis encore vivre une trentaine d'années.... (Elle y tenait!) Et secundo, si jamais Pierre se mariait contre mon gré, non seulement il n'aurait plus rien à espérer de moi dans le présent, mais je déclare que je le déshériterais sans une minute d'hésitation.... Il y a un neveu de mon mari qui n'en serait pas fâché...... et même ma conscience en serait plus tranquille, par parenthèse...... Maintenant, ma bien chère petite, que je vous ai ouvert mon cœur, comme j'en sentais le besoin, il me reste une prière à vous adresser.... Je vous ai dit combien j'étais satisfaite de vos attentions et de vos soins.... Puis-je espérer que, de votre côté, vous me savez quelque gré du peu que j'ai pu faire pour vous?

—Madame, vous ne pouvez en douter.

—Eh bien! mon enfant, reprit Mme de Montauron avec une certaine solennité, faites en ce moment une occasion de vous acquitter pleinement envers moi.... Donnez moi votre parole de noble fille que ce que je viens de vous dire restera à jamais un secret entre nous deux?

—Madame, je vous la donne.

—Vous êtes parfaite, ma mignonne—Embrassez-moi encore!....Voulez-vous dire en bas qu'on ne m'attende pas pour déjeuner?....Je ne suis pas très bien.... Dès que je m'abandonne, comme je viens de le faire, à ma malheureuse sensibilité, je suis malade.... Vous direz seulement à Jean de me monter ici quelques petites choses....ce que vous voudrez.... Vous connaissez mes goûts, mon enfant?

—Bien, madame.

Et Béatrice sortit.

S'il y avait eu, comme on ne peut le nier, dans la longue homélie de la baronne, une certaine part de vérités pratiques, on pardonnera à Mlle de Sardonne de les avoir médiocrement goûtées..... Ce qu'elle avait, en revanche, apprécié et senti avec la dernière intensité, c'était la fausse bonhomie, la malice sournoise, la perfide et cruelle diplomatie dont cette méchante fée l'avait enveloppée et torturée pour lui arracher finalement le plus douloureux des sacrifices. Car, depuis quelque temps, il lui avait été impossible de ne pas se reprendre à espérer: il n'avait pu lui échapper que le marquis de Pierrepont, froidement poli avec ses rivales, redoublait pour elle d'attentions respectueuses et presque tendres. Les inquiétudes mêmes de la baronne et les précautions hypocrites qu'elle venait de prendre témoignaient assez que les dispositions du marquis lui étaient suspectes et que Béatrice avait eu raison d'espérer....Et maintenant elle se trouvait liée, non-seulement par ses obligations et sa parole envers la baronne, mais encore plus étroitement peut-être par l'intérêt même de celui qu'elle aimait et dont la fortune ou la ruine étaient désormais dans ses mains. Car elle avait trop appris à connaître le caractère de Mme de Montauron pour douter un instant qu'elle n'exécutât à la lettre sa menace de déshériter son neveu s'il osait se marier contre sa volonté.

Dans sa détresse, la malheureuse jeune fille en était réduite à redouter ce qu'elle avait le plus souhaité au monde et, dans la crainte d'une épreuve au-dessus de ses forces, à prier le ciel de n'être pas aimée.

Mais elle était aimée....Ce n'était pas sans de violens combats intérieurs que le marquis de Pierrepont s'était abandonné à sa passion secrète pour Mlle de Sardonne. Frappé dès le premier jour par sa beauté, intéressé par son infortune, il s'était mis d'abord sagement en garde contre un sentiment dont il apercevait les dangers; mais ses assiduités forcées chez sa tante, le mettant fréquemment en présence de Béatrice, avaient déjoué ses bonnes résolutions. Sa passion avait grandi peu à peu, et il en était arrivé, par degrés, à cet état de l'esprit, du cœur et des sens où un homme ne connaît plus sur la terre qu'une seule femme désirable. Pour rester dans l'exacte vérité, nous n'oserions dire que le rêve inspiré au marquis de Pierrepont par l'attrait sombre et profond de la belle lectrice eût pris tout de suite la forme du mariage. Le marquis était fort loin d'être un malhonnête homme; mais il avait beaucoup vécu dans le monde et dans les cercles, où les crimes d'amour ne sont pas jugés très sévèrement. La passion, d'ailleurs, a d'étranges compromis, et, dans les circonstances où la femme est en jeu, il n'y a guère de parfait homme. Pressentant qu'il ferait très difficilement agréer à sa tante un sentiment qui bouleversait tous ses plans, il put agiter un instant dans son âme impatiente des pensées de séduction. Mais son fonds d'honneur prit le dessus. L'amour resta ardent et plus pur. La conduite exemplaire de Béatrice, dans la situation si pénible et si délicate que le malheur lui avait faite, avait fini par toucher le cœur de Pierrepont au meilleur endroit. Cette jeune femme, éprouvée et comme épurée par la mauvaise fortune, sérieuse, belle et chaste, était bien la figure qu'il rêvait de voir à son foyer, pour en être l'honneur et le charme.

Son séjour prolongé aux Genêts, dans ces derniers temps, en le rapprochant encore de Mlle de Sardonne par des relations quotidiennes, avait de jour en jour exalté sa passion jusqu'à ce degré où elle pouvait devenir rebelle aux plus forts arguments de la raison, ou du moins de l'intérêt.

L'intérêt de Pierrepont, dans la question de son mariage, était si clairement d'obéir aux désirs et aux inspirations de sa tante, qu'il y eût eu de sa part une véritable folie à le méconnaître. Aussi ne le méconnaissait-il pas, et c'est ce qui prêtait un caractère plus dramatique à la lutte qu'il soutenait en lui-même depuis de longs mois entre la raison et la passion. La raison lui disait et lui répétait bien haut qu'en cédant à ses propres sentimens et en contractant un mariage d'amour, il courait le risque très vraisemblable de perdre, avec les bonnes grâces et les libéralités de sa tante, l'espoir de sa riche succession. Il pouvait tomber en même temps dès ce moment dans une situation de fortune relativement étroite qui le condamnerait à de pénibles sacrifices. Il n'était ni un enfant, ni un étourdi. Il savait ce que coûte la vie. Il aimait les distractions de la haute existence parisienne: les chevaux, les théâtres, le luxe. Il allait falloir peut être renoncer en grande partie à tout cela, et, ce qui pouvait être plus dur encore, imposer à celle qui serait sa femme les mêmes privations. L'aimait-il assez,—l'aimerait-elle assez elle-même pour que leur mutuelle tendresse compensât tout ce qui pouvait leur manquer dans le présent et leur échapper dans l'avenir?—Il y avait des heures où il le croyait dans l'effusion de son cœur; il y en avait d'autres, où la pensée de son budget rétréci, de ses goûts contrariés, de son avenir sans espérance, de sa femme malheureuse, l'arrêtait sur le seuil d'une résolution.....

Trois jours après l'entretien qu'il avait eu avec Mme de Montauron et où il lui avait livré son secret, peut-être par mégarde, peut-être avec intention, le marquis de Pierrepont se présentait dans l'après-midi chez sa voisine la vicomtesse d'Aymaret. Il la trouva assise et lisant sous une veranda, devant la porte de son salon, pendant que ses deux fils à tête blonde faisaient des pâtés de sable à ses pieds.

—Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, au moment où Pierrepont la saluait, qu'est-ce qu'il y a?.... Vous êtes tout pâle.... Pas de malheur, j'espère?

—Pas l'ombre, dit le marquis, en riant. Seulement je hasarde auprès de vous une démarche un peu embarrassante. Puis-je vous parler pendant quelques minutes dans un lieu clos et couvert?

Elle le regarda d'un œil surpris et curieux, et, se levant aussitôt:

—Entrons! dit-elle.

Il la suivit dans son salon.

—Puis-je fermer les fenêtres? lui dit-il du même ton.

—Certainement!

Il ferma les fenêtres, et s'asseyant à quelques pas d'elle:

—Quand je vous disais l'autre jour, pendant notre promenade en barque, que j'aimerais à prendre une femme de votre main, vous avez décliné cette responsabilité.... Mais en même temps j'ai cru comprendre qu'il y avait un nom tout près de s'échapper de vos lèvres.....

—C'est possible.

—Dites le moi.

—Jamais!

—Pas même si je vous priais d'offrir ma main à votre amie Béatrice?

Elle le regarda fixement dans les yeux:

—Vrai? murmura-t-elle.

—Vous pensez bien, dit-il, que je ne plaisanterais pas en pareille matière.

Le gracieux visage de la jeune femme s'éclaira soudain d'une sorte de transparence. Elle eut un petit cri de joie, se leva vivement, et saisissant la main de Pierrepont:

—Ah! dit-elle, vous êtes un gentilhomme!

—Ainsi, chère madame, vous voulez bien vous charger de mon message?

—Je crois bien! dit la charmante femme, en se rejetant tout animée dans son fauteuil.

—Mais vous qui êtes un peu sa confidente, ne pouvez-vous prévoir comment sera reçu ce message?

—Je dois vous dire d'abord que je ne connais absolument rien de ses secrets de cœur, si elle en a....Mais enfin, d'après tout ce que je puis imaginer, je serais plus qu'étonnée si votre demande n'était pas bien accueillie.

—Vous savez, dit Pierre presque timidement, que je ne suis pas riche?

—Vous l'êtes pour elle.... pauvre fille.... et d'ailleurs.....—Elle s'interrompit et reprit:

—Votre tante, qu'est ce qu'elle dit?

—Elle ne dit rien.... car elle ne sait rien.

Mme d'Aymaret se dressa brusquement:

—Mais, mon cher monsieur, c'est très grave, cela!.... Il peut y avoir là un obstacle terrible!

—Il peut y avoir là un gros ennui, mais pas un obstacle.... Vous pouvez croire que je ne fais pas une pareille démarche sans être bien résolu à tenir, quoi qu'il arrive, l'engagement que vous allez prendre pour moi.

—Mon cher monsieur, dit la jeune femme, vous avez compris que votre mariage avec Béatrice était mon rêve.... mais je suis pourtant trop votre amie, pour ne pas vous demander si vous avez bien réfléchi à toutes les conséquences possibles de votre résolution.

—Chère madame, j'ai tout prévu.... Il est évident que ma tante qui avait, comme vous le savez, d'autres projets pour moi, sera d'abord fort irritée de mon choix.... Cependant, je crois qu'elle a un peu d'attachement pour moi, et je suis sûr qu'elle en a beaucoup pour notre nom de famille, dont je suis l'unique représentant.... Je ne désespère donc pas, je vous l'avoue, de l'amener, à force de bonnes raisons et de bons procédés, à approuver mon mariage avec Mlle de Sardonne.... Mais enfin, je ne me dissimule pas que je cours le risque sérieux de perdre ses bontés dans le présent, peut-être même dans l'avenir.... Je mentirais si je vous disais qu'il ne m'en coûterait pas de renoncer aux espérances de fortune que je puis avoir de ce côté; mais il m'en coûterait davantage de renoncer au bonheur que je me promets de mon union avec votre amie.... Tout ce que je demande, c'est qu'elle partage mes sentimens à cet égard, et qu'en daignant accepter ma main, elle ne cède point à l'appât d'une grande fortune qui peut parfaitement nous échapper.... Puis-je compter absolument sur vous pour ne lui laisser aucune illusion à ce sujet?

—Vous le pouvez certainement.

—Vous connaissez ma fortune personnelle....elle est fort modeste....qu'elle le sache bien.

—J'ai l'idée, dit Mme d'Aymaret en souriant, que Béatrice se préoccupera beaucoup moins que vous de ces détails ....Elle a naturellement des goûts élégants et distingués, c'est vrai....c'est une grande dame....Mais ce sont précisément les grandes dames qui soutiennent le mieux au besoin la simplicité et la médiocrité de la vie.. Cependant voyons.. laissez-moi penser un peu.... — Elle appuya son coude sur le bras de son fauteuil et posa sa jolie tête sur ses doigts écartés; après un moment de méditation, elle demanda à Pierrepont, en rougissant, s'il aurait une répugnance insurmontable à accepter une occupation, pas trop absorbante, qui pourrait ajouter à son revenu quelques ressources sérieuses. Elle avait des parents et des amis dans de grandes administrations financières, où elle croyait pouvoir lui assurer qu'il trouverait une de ces situations qui exigent plus d'honorabilité que de connaissances spéciales.—Il la remercia, en rougissant un peu à son tour, de vouloir bien entrer si avant dans ses intérêts, et se montra cordialement disposé à profiter de ses bons offices.

—Et quand voulez-vous, lui dit elle alors, que je parle à Béatrice?

—Chère madame, le plus tôt possible, je vous en prie,.... je vous avoue que je serai jusque-là dans des transes mortelles ....Vous voyez que je joue toute ma destinée sur cette carte......c'est vraiment pour moi un moment solennel.... et malgré vos bonnes paroles....je n'ai pas grande confiance....j'ai peur!

—Bon, cela! dit la vicomtesse, en riant.—Eh bien, je vais lui donner un rendez-vous pour demain.

Elle s'approcha de son petit bureau, et écrivit ce court billet:

"Chérie, je voudrais te voir un instant seule!—Je suis chargée de quelque chose pour toi. Demain matin à dix heures je frapperai à ta porte. Tendresses.—ELISE."

Elle remit le billet à Pierrepont, et convint avec lui qu'elle le rencontrerait le lendemain dans une avenue du parc des Genêts, en sortant de son entrevue avec Béatrice.

A peine rentré au château, Pierrepont fit tenir à Béatrice, qui s'apprêtait pour le dîner, le message de Mme d'Aymaret. Elle le lut à la hâte et n'y vit d'abord rien d'extraordinaire, rien qui le distinguât de la menue correspondance qu'elle échangeait presque chaque jour avec son amie. Dans la soirée seulement, quand Pierre lui demanda si elle avait reçu le billet qu'il lui avait apporté de la part de Mme d'Aymaret, elle fut frappée de son air d'embarras et du trouble de son regard.

—Vous êtes allé chez Mme d'Aymaret aujourd'hui? demanda-t-elle.

—Oui.... nous avons même eu ensemble une conversation très longue.... et très intéressante....

—Ah! dit-elle: sur quoi?

—Sur vous.

Elle ne répondit rien, et s'éloigna doucement. Elle était près de défaillir. Elle avait été envahie tout à coup par un pressentiment de la vérité. Il lui semblait qu'elle avait été brusquement traversée par un éclair qui la laissait à demi foudroyée.

La tâche la plus dure que Béatrice eût à remplir auprès de la baronne était de lui faire la lecture le soir et quelquefois assez avant dans la nuit, pour l'endormir. Elle allait ensuite dormir elle-même, quand elle pouvait. Cette nuit-là, elle ne le put pas. Elle passa de longues heures jusqu'au jour à relire et à commenter le billet de Mme d'Aymaret,—à se convaincre de plus en plus qu'elle allait être soumise à la terrible épreuve dont le sermon comminatoire de Mme de Montauron lui avait fait sentir, quelques jours auparavant, la première angoisse. —C'était, donc vrai! L'homme qui depuis tant d'années était la pensée unique de son cœur, allait—contre toute espérance—lui demander cette main qu'elle brûlait de mettre dans la sienne,—et elle allait être contrainte de la lui refuser, sous peine de manquer à des devoirs sacrés de conscience et d'honneur, non seulement envers elle-même, mais envers lui. N'était-elle pas avertie qu'en l'épousant, elle le ruinait? Lui dire pourquoi elle refusait, lui donner du moins et se donner à elle-même cette consolation, elle ne le pouvait pas sans forfaire à sa parole, et sans forcer en outre celui qu'elle aimait à braver par point d'honneur une querelle de famille dont il serait infailliblement la victime.

Dans sa détresse profonde, sa prière habituelle ne lui parut pas suffisante pour demander de la force à Celui qui en est la source. Elle sortit du château au petit jour, et se rendit à travers la rosée du matin à l'église de la paroisse, dont le clocher s'élève sur la lisière des bois. A cette heure, l'église était déserte. Elle s'y prosterna sur les dalles, le front sur la balustrade de l'autel, priant et pleurant avec la ferveur désespérée d'une martyre qui s'apprête au suprême sacrifice.

En revenant, comme elle suivait sous la feuillée le bord de la rivière, elle s'agenouilla sur la berge, trempa son mouchoir dans l'eau et baigna longuement ses yeux pour y effacer la trace de ses larmes.

Deux heures plus tard, Mme d'Aymaret entrait dans sa chambre, l'œil rayonnant. Elles s'embrassèrent comme de coutume. Puis Béatrice la prévenant avec une sorte de précipitation:

—Comme c'est singulier! dit-elle. Quand j'ai reçu ton billet hier soir, j'allais t'écrire moi-même pour te prier de venir ce matin.... J'ai un service à te demander.

—Un service? répéta Mme d'Aymaret en s'asseyant près d'elle.

—Oui.... Tu connais particulièrement, n'est-ce pas, le curé de Saint ***.

Elle nomma une des grandes paroisses de Paris.

—L'abbé D***? Certainement. C'est mon directeur.

—Je crois qu'il est supérieur des carmélites de la rue Denfert?

—Oui, je pense.

—Tu serais aimable de lui écrire deux mots de préface pour me recommander à sa bienveillance. Je voudrais me mettre en relations avec lui.

Le visage de Mme d'Aymaret s'altéra: elle interrogea Béatrice d'un regard inquiet.

—Tu ne songes pas par hasard?.... dit-elle avec hésitation.

—A entrer au Carmel? dit Béatrice. —Pardon.... j'y songe beaucoup ......et depuis longtemps.... Que puis-je faire de mieux que de quitter un monde si dur pour moi.... Excuse moi, ma chérie, si je ne t'ai pas parlé plus tôt de mes projets.... Mais il y a des choses sur lesquelles il ne faut prendre conseil que de soi.... Quand on consulte, en matière de courage ou de vocation, c'est qu'on n'a ni l'un ni l'autre..

—Mais grand Dieu! ma pauvre enfant, s'écria Mme d'Aymaret, ta vocation n'est faite que de découragement et de désespoir.... Tu mènes ici, auprès de ta fausse bienfaitrice, une odieuse existence, c'est vrai, et ce qu'il y a de pis, sans espoir d'une amélioration probable. Mais si je t'apportais, moi, non seulement l'espoir mais la certitude d'une destinée meilleure, plus douce, plus digne.... d'un avenir heureux enfin?.... Voyons.... je t'ai dit que j'étais chargée d'un message pour toi.... Veux-tu me faire le plaisir de l'écouter?

—Certainement.... parle; mais quel qu'il soit, il ne peut rien changer à mes dispositions....

—Tu vas rendre alors un galant homme bien malheureux. Je parle du marquis de Pierrepont, qui t'aime de tout son cœur et qui te demande bravement ta main.

Béatrice attacha sur son amie un regard fixe, étrange, où la surprise semblait mêlée d'une sorte d'égarement.

—Mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix sourde.

—Eh bien, chérie, dit Mme d'Aymaret en lui saisissant la main, est-ce que cela ne vaut pas mieux que le couvent?

—Je suis, comme tu le vois, répondit la jeune fille, bien troublée de ce que tu me dis.... Mais ne te méprends pas sur la cause de mon émotion.... C'est de l'étonnement... de la reconnaissance.... J'ai beaucoup de chagrin de ne pouvoir répondre que par un refus à la générosité de M. de Pierrepont.... à l'honneur qu'il voulait bien me faire.... Mais, comme je te l'ai dit, je me suis habituée dès longtemps à d'autres pensées, à d'autres sentiments.... je n'en puis changer.

—J'avais cru comprendre que ton projet d'entrer en religion n'était pas encore arrêté d'une manière irrévocable.

—Sans doute.... j'ai besoin de me consulter encore.

—Alors, tu me permets de dire au marquis que tu réfléchiras.... qu'il ne doit pas renoncer à tout espoir?

—Si tu lui disais cela, tu le tromperais.

—Comment! même si tu n'entrais pas au couvent, tu refuserais encore sa main?

—Oui.

—Ah! s'écria Mme d'Aymaret, ce n'est pas possible!.... Tu aimes quelqu'un!

Béatrice ne répondit pas.

—Tu aimes quelqu'un? répéta Mme d'Aymaret, sans se douter de la torture qu'elle infligeait à son amie.

—Peut-être, murmura Béatrice.

—Sans espérance, alors?

Béatrice répondit par un signe de tête mélancolique.

—Je ne puis savoir qui?

—Puis-je te prier de ne pas insister?

—Allons! c'est bien! fit la jeune femme en se levant avec un peu de vivacité.... tu m'avais accoutumée à plus de confiance!.... Au revoir, ma chère!—et elle se dirigea vers la porte.

—Tu ne m'embrasses pas?.... dit la pauvre Béatrice.

—Tout de même! dit Mme d'Aymaret, en se retournant et en lui sautant au cou.—Elles s'embrassèrent en pleurant toutes deux. Au milieu de cette effusion elles échangèrent encore quelques mots, Béatrice recommandant à la vicomtesse, pour des raisons qu'elle lui expliqua brièvement, de ne confier à personne, sauf à Pierrepont, le secret de son entrée probable au Carmel.

Mme d'Aymaret sortit du château et reprit le chemin des Loges, en cherchant dans sa tête le moyen d'atténuer autant que possible le coup qu'elle allait porter à Pierrepont. Elle résolut d'appuyer sur l'entrée au couvent, et de laisser dans l'ombre l'attachement mystérieux dont elle avait arraché à Béatrice la demi-confidence. Elle aperçut bientôt le marquis qui se promenait lentement dans l'avenue où elle lui avait donné rendez-vous. L'apercevant de son côté, il s'approcha à la hâte, et lisant son arrêt sur les traits bouleversés de la jeune femme:—C'est non? demanda-t-il froidement.—Elle lui serra fortement la main, et se mettant en marche à son côté, tout agitée, elle lui dit avec une animation fébrile: —Rien de blessant pour vous.... pour votre dignité...au contraire!.. Elle a été touchée jusqu'aux larmes de ce qu'elle-même appelle votre générosité...Mais elle a pris un grand parti.... Elle entre en religion.. Elle se fait carmélite.... Oui, parfaitement.. carmélite! Ma surprise n'a pas été moins grande que la vôtre.... car je l'ai toujours connue pieuse, croyante, mais pas dévote.... Il faut que ce soit sa vie misérable auprès de votre horrible tante.... passez moi le mot!.... qui l'ait poussée au mysticisme!.... Je lui ai promis le secret, à propos, sauf avec vous.... Votre tante sera furieuse de la perdre, naturellement.... Et Béatrice ne la préviendra qu'au dernier moment. Autrement elle craindrait quelque mauvais tour de sa façon.... Et maintenant, mon cher monsieur, si j'avais un conseil à vous donner.....—Elle s'interrompit brusquement en voyant l'effrayante pâleur de son visage, cessa de marcher, et lui touchant doucement l'épaule de sa petite main gantée:

—Vous avez beaucoup de peine, mon ami?

—C'est ma vie qui s'écroule! dit Pierrepont avec un triste sourire.—Excusez moi....croyez que je n'oublierai jamais votre bonté....Vous êtes bien sûre qu'elle entre au couvent?

—Elle m'a chargée de la mettre en rapport avec le curé de S*** qui est supérieur du Carmel.

—Vous êtes sûre que ce n'est pas un prétexte? qu'elle n'aime personne?

—Qui aimerait-elle? C'est de toute invraisemblance.

—C'est encore quelque chose, murmura Pierrepont, qu'elle n'appartienne pas à un autre.

—Et maintenant, mon cher monsieur, dit la jeune femme en reprenant sa marche, il faudrait vous éloigner pour quelque temps, si c'est possible.

—C'est ce que je compte faire.

—Mais votre tante, comment lui expliquer votre départ au beau milieu de ses réceptions?

—Le hasard me fournit justement une excuse qu'elle acceptera, j'espère. J'ai reçu hier d'un de mes amis d'Angleterre, lord S***, une lettre qui m'invite à aller passer deux ou trois semaines à Batsford-Park. L'invitation a un caractère spécial. Il s'agit d'une réunion de chasse à laquelle doit assister un personnage royal qui a bien voulu me nommer parmi les hôtes qu'il aimerait à y rencontrer. Je me propose de partir demain....

—C'est le mieux! dit Mme d'Aymaret.

Ils étaient en vue des Loges: il s'arrêta et lui prit la main:

—Je ne sais même pas si je vous reverrai.... Adieu donc.... et encore merci!

—Merci de quoi, mon Dieu!

—De votre chère amitié.—Adieu, madame.

Adieu!

Elle s'éloigna rapidement dans la direction des Loges, tandis que Pierrepont reprenait le chemin du château.

Sous prétexte d'une violente migraine, Mlle de Sardonne s'abstint ce matin-là de paraître au déjeuner. Son absence n'échappa pas à l'attention toujours en éveil de Mlle de Montauron, et la sombre rêverie de son neveu ne lui échappa pas davantage. Elle avait été informée en outre que Mme d'Aymaret avait eu dans la matinée, à une heure peu ordinaire, une conférence avec Béatrice; en rapprochant dans sa pensée ces diverses circonstances, elle ne fut pas loin de soupçonner la vérité. Elle crut comprendre du moins qu'une partie de ses appréhensions s'était réalisée, que son neveu avait fait ou fait faire auprès de Mlle de Sardonne quelque démarche décisive.... Quel en avait été le résultat? Elle l'ignorait. L'accablement visible de son neveu pouvait signifier qu'il avait essuyé un refus. Mais il pouvait signifier aussi qu'il avait été instruit par quelque trahison de Béatrice de l'opposition et des menaces de sa tante, et qu'il méditait sur ce texte.

Cette incertitude et l'attente de quelque scène pénible maintinrent pendant tout le jour Mme de Montauron dans une terrible agitation d'esprit. Aussi quand, dans la soirée, Pierrepont lui communiqua la lettre de lord S*** et lui annonça, sous la réserve de son agrément, qu'il comptait partir le lendemain, la première impression de la baronne fut celle d'un profond soulagement. De quelques prétextes qu'on la couvrit, cette fugue improvisée ne pouvait guère s'expliquer que par le désespoir d'un amoureux éconduit.... Béatrice avait donc tenu sa parole, et tout danger de ce côté paraissait écarté. En d'autres temps, la baronne aurait très probablement contesté la force obligatoire de l'invitation venue d'Angleterre. Mais, si le départ de son neveu dans les conjonctures présentes dérangeait quelques-uns de ses plans, et la contrariait à beaucoup d'égards, il la délivrait d'une si pesante obsession qu'elle s'y résigna d'assez bonne grâce.

En conséquence, le lendemain, dès la pointe du jour, le marquis de Pierrepont montait en chemin de fer, accompagné des bénédictions de sa tante et des malédictions de ces demoiselles.

VII

RIVAUX.

Quand Pierrepont quitta le château des Genêts dans les circonstances que nous venons de raconter, il y avait déjà une douzaine de jours que Jacques Fabrice l'avait quitté lui-même, rappelé à Paris par une indisposition de sa fille Marcelle, qui avait donné quelques inquiétudes aux Dames d'Auteuil chez lesquelle l'enfant était en pension. Mme de Montauron avait vu avec un extrême ennui le départ du peintre, qui ajournait indéfiniment l'achèvement de son portrait, dont elle était avec juste raison fort satisfaite et glorieuse: car elle s'y voyait aussi ressemblante que dans son miroir, avec je ne sais quoi de plus que son miroir lui refusait obstinément et que l'artiste avait eu la générosité de lui prêter.—Le lendemain de son arrivée à Paris, Fabrice avait écrit à la baronne qu'il avait trouvé sa fille à peu près rétablie, mais qu'il devait cependant prolonger son absence d'une semaine ou deux pour lui donner, avant de la remettre en pension, les distractions et l'exercice qui lui étaient recommandés. Pierrepont, témoin du vif déplaisir que sa tante éprouvait de ces longs délais, lui suggéra l'idée de hâter le retour de son peintre en l'invitant à amener avec lui aux Genêts la petite convalescente pour lui faire respirer le bon air de la campagne. Mme de Montauron, tout en maugréant un peu, y avait consenti, et Pierrepont devant traverser Paris pour aller s'embarquer à Boulogne, elle l'avait chargé de transmettre en passant cette invitation à Fabrice.

Quand Pierrepont annonça préalablement à son ami son départ pour l'Angleterre, et son dessein d'y passer plusieurs semaines, Fabrice ne put dissimuler une violente surprise.

—Mais....dit-il, et vos projets de mariage, que deviennent-ils dans tout cela?

—Mes projets de mariage, mon cher, répliqua Pierrepont, vont rejoindre les vieilles lunes...... Vu de loin, le mariage m'avait offert, comme à beaucoup de braves gens de mon âge, une image assez attrayante...... Mais à mesure que j'en approchais, il prenait des formes de sphinx et de chimère qui me faisaient réfléchir.... Bref, quand j'ai eu le nez sur l'obstacle, j'ai senti qu'il était décidément trop fort pour mes moyens.. Je le refuse, et je rentre dans ma chère liberté.

—Et votre tante?

—Ma tante se résigne plus ou moins.. mais elle vous réclame à grands cris, et pour prévenir toute objection, elle vous prie de lui amener votre petite Marcelle, qui fera là-bas une bonne provision de santé en courant dans les bois.

Tout en protestant de sa reconnaissance pour la gracieuse attention, Fabrice laissa voir beaucoup d'hésitation et d'embarras. Pierre insista: il y aurait une femme de chambre de confiance spécialement consacrée à surveiller et à soigner l'enfant; le médecin viendrait la voir chaque matin, s'il le désirait.... Enfin, Fabrice, semblant prendre avec effort quelque résolution difficile, demanda à Pierre s'il pouvait lui accorder une demi-heure d'entretien.

—Une demi-heure.... une heure.... ce que vous voudrez....

—Asseyez-vous donc, dit Fabrice en lui montrant le large divan qui occupait un des côtés de l'atelier; il prit place lui-même à côté du marquis, puis commença ainsi d'une voix un peu troublée:

—Je vais être sans doute très indiscret.... Mais dois-je entendre, d'après ce que vous venez de me dire, que vous avez quitté les Genêts libre de tout engagement et même de tout sentiment qui pourrait avoir le mariage pour objet?

—C'est exactement ma situation, dit Pierrepont.

—Eh bien! dit Fabrice, vous m'étonnez au suprême degré.... J'aurais parié ma vie que vous aimiez Mlle de Sardonne et que vous vous proposiez de l'épouser.

—Quelle singulière idée!.... dit froidement Pierrepont. Non. J'ai connu Mlle de Sardonne tout enfant...... J'ai pour elle une amitié de bon camarade....et c'est tout. Vous savez, d'ailleurs, que j'ai peu de fortune et qu'elle n'a rien.... Un mariage entre nous serait une pure extravagance.

—Puisqu'il en est ainsi, reprit Fabrice, je puis vous faire ma confession. La lettre qui m'informait d'une légère indisposition de ma fille m'apprenait, en même temps, qu'elle en était complètement remise, et je n'aurais même pas fait le voyage de Paris, si je n'avais cru devoir saisir cette occasion—cette excuse—pour mettre dans mes relations avec Mlle Béatrice un temps d'arrêt. Je voulais rompre, s'il était possible, l'entraînement que je sentais vers elle, et qui me semblait non seulement dangereux pour mon repos, mais déloyal envers vous.

—Ces scrupules sont dignes de vous, mon cher maître, dit le marquis; mais ils ne sont pas fondés.... si vous avez, comme je crois le comprendre, des vues sur Mlle de Sardonne, vous n'avez à craindre, je vous le répète, aucune rivalité de ma part.

—Vous m'excuserez de vous dire, mon cher marquis, que cela ne me suffit pas tout à fait.... Mlle de Sardonne est presque votre famille, et nous sommes, vous et moi, dans des termes tels qu'il me serait impossible de m'abandonner à mes sentiments pour cette jeune fille s'ils n'avaient pas votre approbation.

Pierrepont s'inclina avec gravité et Fabrice poursuivit:

—Mais avant d'approuver mes sentimens, il faut que vous les connaissiez.... Ils sont formés d'élémens de diverse nature.... les uns assez honorables, je crois.... les autres qui le sont peut-être moins.... Vous allez en juger. Je puis d'abord vous dire avec vérité que dans mes relations quotidiennes avec Mlle Béatrice, soit dans le salon de votre tante, soit pendant nos leçons d'aquarelle, j'ai été saisi chaque jour davantage de sympathie, d'estime et de respect pour sa conduite, pour ses mérites, pour ses souffrances. Il est impossible de supporter l'infortune avec une plus fière résignation. Il est impossible de soutenir avec plus de décence et de dignité une situation déclassée, délicate et dangereuse.... Je puis dire encore avec la même vérité que l'idée de relever cette noble créature de l'espèce d'abaissement où le sort l'a jetée a été pour moi d'une séduction infinie.... Mais enfin, avant tout et dès la première heure, j'ai été conquis par sa beauté.

—Vous avez, me disiez-vous, connu Mlle de Sardonne dès son enfance, et il est possible que la longue habitude, comme il arrive quelquefois, vous ait un peu blasé sur le charme de sa personne.... Mais ce charme est très grand.... Elle a la grâce pure, sérieuse et un peu tragique de ces Muses auxquelles on met une étoile au front..... Elle a aussi d'une Muse la voix musicale et grave...... C'est un enchantement de l'entendre lire, et, dans nos séances pour le portrait de votre tante, en voyant, en écoutant cette belle liseuse, j'ai eu souvent la folie de la transporter par la pensée dans cet atelier où nous voilà....et qui deviendrait aussitôt un paradis de lumière.... Si j'avais rencontré Mlle de Sardonne dans la condition sociale où elle était née, ce n'eût été là, sans doute, qu'un rêve passager d'artiste, un de ces rêves que nous faisons souvent......, car nous sommes, pour la plupart, des amoureux très aristocrates....Nous vivons les trois quarts du temps, par l'imagination, en haute compagnie.... Nous hantons assez familièrement les grandes dames sur les terrasses de leurs palais et les déesses sur leurs nuées....C'est même une de nos grandes douleurs de retomber de ces régions et de ces sociétés idéales dans le terre-à-terre et les platitudes de la réalité.... Et c'est surtout en matière d'amour et de mariage que nos chutes sont profondes et nos désenchantements amers...... Hélas! qui le sait mieux que moi?.... Eh bien! je vous disais que si j'avais rencontré Mlle de Sardonne dans tout l'éclat de sa naissance et de sa fortune, je connais trop les lois et les habitudes du monde pour que l'idée me fût venue de prétendre à sa main.... Mais enfin, je la voyais malheureuse et pauvre,—et j'étais tout au moins sur le chemin de la richesse....C'était comme un rapprochement entre nous.... Je pouvais, dès à présent, lui offrir une existence indépendante.... placer sa beauté dans un cadre digne d'elle.... et je me laissais gagner peu à peu à une tentation si puissante,—quand il m'a semblé que votre amitié pour Mlle de Sardonne prenait le caractère du plus sérieux attachement. Dès ce moment, ma conduite était clairement indiquée.... Je me suis sauvé....

—Mon cher maître, dit Pierrepont, vous êtes un grand enfant.... Il fallait me conter tout cela là-bas.... Cela vous eût épargné le voyage, aller et retour.

—Si je donnais suite à ce rêve, reprit le peintre, je pourrais donc compter, mon cher marquis, sur votre sympathie et sur vos bons conseils?....

—La sympathie va de soi.... Quant aux conseils, ils sont toujours très délicats en pareille affaire.... Je ne voudrais pas vous engager dans une fausse démarche.... Avant tout, j'aurais besoin de savoir si Mlle de Sardonne partage à quelque degré vos sentiments?....

—Elle les ignore absolument, dit Fabrice.

—Vous en êtes sûr?.... Dans vos longs tête-à-tête, pendant vos leçons d'aquarelle, il ne vous est jamais échappé un mot qui pût les lui faire soupçonner?

—Jamais. J'étais votre hôte.

—C'est d'un honnête homme. Mais désormais, en ce qui me concerne, vous êtes libre. Je n'ai ni le droit ni la volonté de m'opposer au bonheur de Mlle de Sorbonne, si elle doit le trouver auprès de vous.

—Mais vous qui la connaissez depuis longtemps, mon cher marquis, pensez-vous que j'aie quelque espoir de lui voir accueillir ma demande, si jamais j'ose la lui adresser?

—A cet égard, je ne sais trop que vous dire.... C'est une personne assez mystérieuse.... Elle avait eu, dit-on, dans les temps, des idées de couvent....Mais c'était peut-être faute de mieux.

—Votre tante?

—Ma tante tient infiniment à sa lectrice, et vous ne devez pas vous attendre à beaucoup de bonne volonté de sa part....Mais elle n'a aucune autorité légale sur Mlle de Sardonne, qui dépend uniquement de son tuteur, un ancien ami de son père, fort insouciant.... Il ferait certainement ce qu'elle désirerait.

Après un court silence:

Pensez-vous, reprit Fabrice, que Mlle Béatrice aimerait ma fille.... qu'elle serait bonne pour elle?

—Pourquoi supposer le contraire?

—Sans doute.... Ainsi votre tante me permet d'emmener l'enfant là-bas?

—Elle vous le demande.

Il y eut un nouveau silence.

—Eh bien! mon cher maître, est-ce tout ce que vous désirez savoir de moi?

—C'est tout.... Je vous suis mille fois reconnaissant...... Si vous voulez me donner votre adresse en Angleterre?

Pierrepont se leva et écrivit deux lignes sur une de ses cartes, qu'il lui remit:

—Voilà! *Batsford Park, Moreton in Marsh, Worcester.*— Allons! au revoir!

—Vous partez ce soir?

—Ce soir.... oui.... parfaitement.... Au revoir!

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

C'était par un rude effort de volonté et de fierté que le marquis de Pierrepont avait subi jusqu'au bout avec un calme apparent un entretien qui avait été pour lui un long supplice. Il avait dû plus d'une fois faire appel à toute sa raison pour ne pas accuser Fabrice d'un raffinement d'ironique cruauté.... Le peintre avait beau lui affirmer, avec une évidente sincérité, que Béatrice ignorait son amour pour elle, qu'en savait-il? Les femmes ont, en pareille matière, la divination bien subtile, surtout avec les simples comme Jacques Fabrice: peut-être la cause véritable du refus que Pierrepont avait essuyé était-elle dans cet amour entrevu par celle qui en était l'objet, et qu'elle se sentait toute prête à partager dès qu'il lui serait avoué! Au point de réputation où Jacques était alors arrivé, on savait qu'une grande fortune lui était assurée, et que, dès ce moment même, il disposait d'un large revenu: cela aussi pouvait être un puissant attrait pour une jeune fille élevée dans le luxe et fatiguée de privations.

Bref, tout en faisant son possible pour se persuader que ses craintes étaient chimériques et que son rival trouverait Béatrice aussi inflexible qu'il l'avait trouvé lui-même, Pierre ne pouvait se défendre ni des angoisses poignantes ni des injustices folles de la jalousie. Il en voulait presque à Fabrice d'une loyauté